

Ethique et politique selon Spinoza.

Gilbert BANGA FO
gbanga168@gmail.com

Marcellin KONGBOWALI
kongbalimarcellin@gmail.com

Université de Bangui

Submitted: 2024-10-03

valued: 2024-11-20

validated: 2024-12-10

Résumé : Spinoza, philosophe cartésien, a rompu avec son maître Descartes en jetant la base du rationalisme absolu et radical. Pour ce philosophe hollandais la raison est un outil essentiel pour aboutir au savoir absolu en vue de libérer l'homme de toutes formes de dogme et de croyances superstitieuses. Il n'y a aucune instance suprême au-dessus de la raison. C'est cette raison qui est à l'œuvre à la fois dans l'éthique et la politique. Selon ce philosophe la politique et l'éthique sont les produits de la raison, par conséquent, les hommes sont capables en faisant droitement usage de la raison de fonder une société viable, dynamique et harmonieuse où le vivre ensemble est vraiment possible.

C'est pourquoi l'éthique et la politique ne sont pas antinomiques d'après Spinoza car elles poursuivent un même objectif : le bonheur. En effet, l'éthique est une science normative visant à obtenir et à garantir le souverain bien c'est-à-dire le bonheur collectif. La politique est aussi une science ayant pour objectif la bonne gestion de la chose publique susceptible de garantir le bonheur du peuple.

Au nom de la raison Spinoza se livre à une critique sans complaisance des doctrines morales et politiques anarchiques. Son idéal est de combattre la confusion du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, l'Etat et l'Eglise, confusion qui a profité à justifier la monarchie de droit divin qui a prédominé au moyen âge en vue d'établir l'autonomie de l'Etat où la liberté pourra régner. Le système démocratique convient donc à un tel Etat où les citoyens vivront dans le bonheur, la paix et la justice.

Mots-clés : Ethique, Politique, Souverain bien, Science, Rationalité.

Abstract: Cartesian philosopher Spinoza quarrelled with his master Descartes launching the basis of his radical and absolute rationalism. According to this dutch philosopher, reason is an essential tool leading to absolute knowledge that can free human from all form of dogma and superstitions beliefs. There is nothing supreme beyond the reason. This reason works at the same time into ethics and policy, what he considers to be products of reason as a result humans have rights to use it in order to build a harmonious and dynamic livable society where the social cohesion is possible. That is why ethics and policy are not antinomic but they fulfill the same goal which is happiness. He justifies the link between a collective happiness that is ethics and policy that is a good public management or people happiness.

By the name of reason, Spinoza bitterly criticized moral doctrines and the anarchical policies. He ideally struggles the confusion of temporal power and that of spiritual power, Church and

the State, the one which justifies the divine right monarchy that prevailed in the middle age establishing the state autonomous in which freedom reigned. Spinoza suggests a democratic system of government so that citizens will live into happiness, peace and justice.

Keywords : Ethics, Policy, Sovereign happiness, Science, Rationality.

Introduction

Ethique et politique depuis le philosophe et homme politique florentin Nicolas Machiavel, on le sait, sont antinomiques au regard des rapports dissymétriques et dichotomiques qu'elles entretiennent et en ce qui concerne également leur objet et finalité. C'est surtout dans son ouvrage *Le Prince* que Machiavel (1921,73) voulant jeter la base de la science politique à son époque, a rigoureusement tracé la ligne de démarcation et de séparation systématique entre les frontières de l'éthique et la politique.

Cette méthode « séparatiste » ne convient pas à Spinoza, philosophe hollandais du 17^{ème} siècle (1632-1677) dont le système philosophique n'est pas dualiste mais unitaire et inclusif. Prise dans son ensemble la philosophie de Spinoza est une philosophie non dualiste telle qu'elle apparaît au cours de l'histoire depuis l'antiquité où l'être est séparé en deux substances ou entités opposées : le monde intelligible et le monde sensible, l'âme et le corps, la pensée et l'étendue, Dieu et la nature etc.

Il n'y a pas de dualité dans l'être chez ce philosophe et toute tentative d'opposer les deux éléments constitutifs de l'être ne peut épuiser la connaissance de la nature de celui-ci et nous permettre de parvenir à la vérité. La complexité de l'être ne peut être appréhendée s'il est morcelé et séparé. En dépit de son infinie variété l'être est toutefois conceptualisable, pensable et connaissable. On peut connaître la totalité de l'être et du réel. La vérité, disait Spinoza, témoigne d'elle-même : « Veritas est norma sui ». Autrement dit, la pensée peut embrasser la totalité du réel ; ce dernier peut être unifié par la pensée mais à condition de ne pas séparer le domaine de la connaissance en deux entités contradictoires.

Pour Spinoza, la philosophie est essentiellement un système et par conséquent l'intention philosophique fondamentale est de résoudre les conflits, les dissensions, de ramener à l'unité ce qui est divers. C'est ainsi que dans ce souci d'unité il n'oppose pas dans son système philosophique l'éthique et la politique : il n'y a pas de dualité entre elles comme il n'y a pas de

dualisme systémique tout court chez le philosophe hollandais. Les rapports qu'elles entretiennent entre elles ne sont pas extrinsèques mais solidaires, identiques et dynamiques, étant entendu que toutes les deux poursuivent une même fin : le bonheur des hommes. Dans le Traité de la réforme de l'entendement (Spinoza 1964,181) fixait déjà un but spécifique à la philosophie, celui de rechercher un bien capable de se communiquer, dont la découverte fera jouir pour l'éternité d'une joie suprême : « ... *Je résolus enfin de chercher s'il existait quelque objet qui fût un bien véritable, capable de se communiquer, et par quoi l'âme, renonçant à tout autre, pût être affectée uniquement, un bien dont la découverte et la possession eussent pour fruit une éternité de joie continue et souveraine* »

Les occurrences les plus fréquentes dans la vie, à savoir : richesse, plaisir des sens, honneur, pouvoir ne peuvent procurer le souverain bien mais plutôt ne font que troubler davantage l'âme et l'esprit. C'est pourquoi le philosophe hollandais souhaite que l'homme soit heureux, qu'il vive en paix, avec soi-même, avec les autres en société et avec Dieu. Ce qu'il veut supprimer, ce sont les violences et les guerres dans le monde telles que nous les subissons de nos jours.

Il veut donc promouvoir le bonheur, la paix et la liberté. La morale apparaît ainsi indissociable de la politique chez Spinoza : elles sont intrinsèquement liées et condamnées à s'unir dans la symbiose. La politique en tant qu'elle légifère sur ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter (les lois), la fin qu'elle poursuit est d'ordre moral et éthique. Morale et politique cohabitent et sont interdépendantes. La morale commence là où commence la vie en groupe parce que c'est là où sont définies les règles et les lois de la conduite de la vie individuelle. Nous comprenons dès lors comment et pourquoi des règles, appelées règles morales auxquelles il nous faut obéir, nous déterminent en société.

Pour Spinoza, la société est la fin éminente et nécessaire de toute activité morale. En même temps qu'elle dépasse les consciences individuelles, elle leur est immanente. Pour comprendre cette dynamique de la pensée spinoziste relative à la conciliation de l'éthique et de la politique il faut nécessairement la placer dans l'ambition de ce philosophe hollandais de fonder les deux entités sur la raison en tant qu'elles sont des produits de la raison même. Spinoza fait confiance absolument à la raison humaine, plus que son maître Descartes. en l'élevant au-dessus de tout : le rationalisme absolu où il voit la racine de la béatitude. D'après lui, l'homme peut parvenir à la béatitude (autant sur le plan éthique que sur le plan politique) mais à condition de faire usage

droitement de la raison. L'exercice de la pensée procure obligatoirement le bonheur et il faut s'y atteler dès maintenant ici- bas.

Il est temps de donner une définition succincte de l'éthique et de la politique de manière générale pour bien appréhender la thématique. Selon Lalande André, (1991, 654) la morale, tout d'abord, est au sens A « *Ensemble des règles de conduite admises à une époque ou par un groupe d'hommes* »

Au sens B continue Lalande (1991, 655) la morale est : « *Ensemble des règles de conduite tenues pour inconditionnellement valables* ».

Enfin il fait une nuance entre la morale et l'éthique en définissant cette dernière comme la « *théorie raisonnée du bien et du mal* ». L'éthique est une science normative ayant pour objet le jugement d'appréciation en tant qu'il s'applique à la distinction du bien et du mal. L'éthique édicte des principes intelligibles en tant que maximes morales telles qu'elles se retrouvent chez Spinoza lui-même et ensuite chez Kant. Mais historiquement le mot éthique a été appliqué d'après Lalande à la Morale sous toutes ses formes, soit comme science, soit comme art de diriger la conduite.

La politique, quant à elle, au sens large et étymologique, selon Lalande, est ce qui a trait à la vie collective dans un groupe d'hommes organisé ; spécialement et au sens usuel, ajoute-t-il, qui concerne l'Etat et le gouvernement. Autrement dit, la politique est la science du gouvernement de l'Etat en vue du bien commun. Il reste à déduire, comme le pense le philosophe hollandais qu'il subsiste bien un lien étroit entre politique et éthique en ce qui concerne l'objectif qu'elles poursuivent : le bien ou le bonheur ultime de la communauté.

Comment l'éthique et la politique peuvent-elles concrètement parvenir chez Spinoza à garantir le bonheur de la société eu égard aux crises récurrentes que subit le monde à travers l'histoire de l'humanité ? Telle est la problématique qui servira d'aiguillon à cette thématique. En effet, les tentatives de résolutions de nombreux conflits et guerres semblent toujours se solder par des échecs notoires. Avec Spinoza il ne faut pas désespérer parce qu'il existe une porte de sortie, une issue philosophique. Comme Platon pensait très longtemps dans l'antiquité, la philosophie est la pensée de la crise.

La méthodologie requise à ce travail consiste à s'inspirer de Spinoza et à appliquer sa méthode scientifique et objective. C'est ce philosophe qui, après Machiavel, est l'un des fondateurs de la science politique moderne qui a écarté du domaine de la politique toutes les considérations

utopiques et idéalistes afin d'étudier le fait social et politique de manière concrète c'est-à-dire avec objectivité.

Ce travail est subdivisé en trois parties essentielles. La première partie abordera la question de la théorie de l'état naturel. La deuxième partie traitera du droit naturel et moralité et enfin la troisième partie mettra en exergue la théorie de la connaissance, éthique et politique dans le but de présenter leurs rapports. Une conclusion mettra un terme à cette thématique.

I. La théorie de l'état naturel

Beaucoup de philosophes et théoriciens du droit naturel ont examiné chacun à sa manière la question relative à l'état de nature. A-t-il effectivement existé ? Comment cet état était-il structuré et comment fonctionnait-il ? A quelle finalité et exigence politique et éthique répond nécessairement ce recours théorique à la notion de l'état naturel ?

I.1 Signification et portée

Lalande définit l'état de nature de trois manières :

- Au sens A comme état d'un groupe d'hommes non civilisés ;
- Au sens B comme l'état individuel d'un homme non éduqué (soit totalement soit partiellement) ;
- Au sens C comme l'état hypothétique de l'homme avant l'organisation sociale (Grotius, Hobbes, Rousseau, etc), ou, plus exactement, expression mythique de ce que pourrait être l'état de la société si les hommes (tels qu'ils sont actuellement) n'étaient ni préparés par l'éducation, ni régis par des lois et par un gouvernement. L'usage philosophique de cette expression paraît venir de Hobbes mais l'idée d'un état de nature, opposé à l'état de grâce, date des origines du christianisme et Hobbes le rappelle lui-même.

Pourquoi les théoriciens du droit naturel ont-ils toujours recouru à cette expression et comment l'état de nature s'est-il présenté selon eux ?

Hegel démontre succinctement comment les théoriciens du droit naturel ont décrit l'état de nature. Selon lui, on décrit souvent l'état de nature comme un état parfait de l'homme en ce qui concerne, tant le bonheur que la bonté morale. C'est la thèse des théologiens et philosophes chrétiens tels que Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin, Descartes, Pascal, Malebranche, Leibniz et Rousseau qui soutient, quant à lui, que l'homme est naturellement bon mais c'est la société qui le corrompt.

Par contre l'antithèse est défendue par un groupe de philosophes matérialistes tels qu'Aristote, Grotius, Hobbes, Spinoza, Freud, etc dont l'état naturel est caractérisé par le mal, la violence et la méchanceté. L'illustre représentant est Hobbes qui a postulé qu'à l'état de nature « l'homme est un loup pour l'homme », en latin, « *homo homini lupus est* ».

De l'existence concrète de cet état naturel aucun système philosophique n'a pu déterminer avec satisfaction s'il a existé historiquement vu la multiplicité des théories y relatives. Il s'agit pour la plupart en effet, d'une conjecture délicatement imaginée et émise en vue de défendre et justifier des projets politiques ambitieux. De manière générale, d'après eux, pour critiquer ce qui est, il faut partir de ce qui devrait être : c'est ici le fondement de l'imaginaire politique.

Spinoza recourt abondamment dans ses ouvrages à l'hypothèse de l'état naturel et sur ce plan sa démarche est similaire à celle de Hobbes, même si leurs projets politiques sont contradictoires et antinomiques du fait que le philosophe hollandais est un défenseur acharné de la démocratie tandis que le philosophe anglais est le partisan de la monarchie absolue.

I.2. Le conatus

L'état de nature est, selon Spinoza, prédominé par le règne du conatus qui est défini par lui-même dans la Proposition VII de la Troisième Partie de l'Ethique comme « l'effort (conatus) par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être n'est rien en dehors de l'essence actuelle de cette chose ». Cet effort se manifeste sous forme de puissance, (*potentia*), comme la Proposition VI l'annonce : « Chaque chose, selon sa puissance d'être, s'efforce de persévérer dans son être ». Il faut rappeler que Spinoza a adopté la méthode mathématique plus que Descartes son maître qui l'a initiée dans son système philosophique : la méthode géométrique, « *more geometrico* » qui se traduit par des propositions, des démonstrations, des corollaires, des scolies, etc. C'est pourquoi nous avons annoncé dans la méthodologie que la méthode qui sera empruntée est la méthode scientifique et objective.

L'auteur de l'Ethique définit l'effort ou le conatus de deux manières précises dans le Scolie de la Démonstration de la Proposition IX : cet effort, quand il se rapporte à l'esprit seul est appelé Volonté ; mais quand il se rapporte à la fois à l'esprit et au corps, on le nomme Appétit. L'Appétit n'est donc rien d'autre que l'essence même de l'homme et de la nature de cette essence suivent nécessairement les choses qui servent à sa conservation et par conséquent l'homme est déterminé à les faire.

Il s'ensuit selon lui que l'homme est nécessairement toujours soumis aux passions, qu'il suit l'ordre commun de la Nature et y obéit, et qu'il s'y adapte autant que la nature des choses l'exige. Cette thèse, d'après les historiens de la philosophie, rapproche sans équivoque Spinoza des épicuriens et il semble d'après ceux-ci que le philosophe hollandais est un disciple d'Epicure parce qu'il ne cesse de faire l'apologie des désirs et plaisirs dans sa doctrine morale. En effet, il faut rappeler qu'Epicure défendait une doctrine morale hédoniste fixant comme but ultime de la vie le plaisir.

Dans le Traité politique comme dans le Traité théologico-politique Spinoza(1965, 16) définit explicitement le droit naturel comme étant déterminé par la force, la puissance, le désir : « Par suite le droit naturel de la Nature entière et conséquemment de chaque individu s'étend jusqu'où va sa puissance, et donc tout ce que fait un homme suivant les lois de sa propre nature, il le fait en vertu d'un droit de nature souverain et il a sur la nature autant de droit qu'il a de puissance .» Les hommes ne sont donc pas naturellement guidés par la raison sinon par le désir et la passion : « Mais les hommes sont conduits plutôt par le désir aveugle que par la raison, et par suite la puissance naturelle des hommes, c'est-à-dire leur droit naturel, doit être défini non par la raison mais par tout appétit qui les détermine à agir et par lequel ils s'efforcent de se conserver. »

II. Droit naturel et moralité

Pour Spinoza le droit naturel est le lieu de prédilection de la violence déterminée par la recherche des plaisirs à assouvir. Il y a donc une tendance naturelle à l'agressivité chez les hommes à cause de l'opposition des intérêts et des désirs. C'est pour cette raison que l'auteur du Traité politique (1965, 17) combat tous ceux qui, au nom des principes moraux, condamnent cette conflictualité inhérente à la nature humaine : « La plupart cependant croient que les insensés troublent l'ordre de la nature plutôt qu'ils ne le suivent, et la plupart aussi conçoivent les hommes dans la nature comme un empire dans un empire. ».

Cette thèse spinoziste relative l'agressivité et à l'innéisme du mal sera reprise et convertie dans le freudisme en ce qui concerne la psychanalyse. Freud abordant dans le même sens que le philosophe hollandais, affirme que cette tendance à l'agression que nous pouvons déceler en nous-mêmes et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui constitue le facteur principal de perturbation dans nos rapports avec notre prochain. Il développe davantage son

analyse psychanalytique chez les nourrissons où il découvre les germes de la violence et du mal comme étant innés en eux.

Tout compte fait, l'effort que déploie chaque être pour persévérer dans l'existence interdit et annule la notion de moralité (l'éthique) car celle-ci est inexistante et non opérationnelle qualitativement dans l'état de nature. D'où le règne de la violence et de la guerre permanente entre les hommes, et même entre toutes les diverses espèces vivantes dans la nature. Spinoza recourt dans le Traité théologico-politique(1966,261) à l'exemple des animaux pour illustrer la violence et l'immoralité qui prédominent dans l'état naturel : « Par Droit et Institution de la Nature, je n'entends autre chose que les règles de la nature de chaque individu, règles suivant lesquelles nous concevons chaque être comme déterminé à exister et à se comporter d'une certaine manière. Par exemple les poissons sont déterminés par la Nature à nager, les grands poissons à manger les petits ; par suite les poissons jouissent de l'eau, et les grands mangent les petits, en vertu d'un droit naturel souverain .».

Bref, pour Spinoza dans l'état de nature il n'y a pas d'obligation morale mais le règne de la force. Il annonce Nietzsche qui élaborera sa fameuse théorie de la volonté de puissance qui doit caractériser le Surhumain dans sa lutte anarchique de la destruction de toutes les valeurs morales.

II.1. De l'état civil

L'état naturel est un état qui est appelé à être dépassé eu égard à la guerre permanente qui y sévit. Cette guerre constitue un facteur évident de destruction de l'espèce humaine et même cosmique parce les passions qui y prédominent sont à l'origine et la cause principale des dissensions. Les hommes doivent alors nécessairement abandonner les passions pour se laisser conduire désormais par la raison : les passions, on le sait, divisent alors que la raison unit.

Mais comment les hommes qui sont habitués à se laisser guider par les passions peuvent-ils parvenir à vivre ensemble sous le règne de la raison ? Comment peuvent-ils ainsi abandonner leur droit naturel ?

II.2. Le contrat social

Comme à l'état naturel chacun est son propre maître aussi longtemps qu'il peut se garder de façon à ne pas subir l'oppression d'un autre et que seul on s'efforce en vain de se garder de tous, aussi longtemps que le droit naturel humain est déterminé par la puissance de chacun, dit

Spinoza, ce droit sera en réalité inexistant ou du moins n'aura qu'une existence purement théorique puisqu'on n'a aucun moyen assuré de le conserver.

En effet, chacun, n'étant pas assez fort pour pouvoir se conserver durablement il n'est pas nécessaire de continuer d'exercer soi-même son droit naturel, mais au contraire il faut le transférer au Souverain c'est-à-dire à l'Etat. Spinoza affirme dans le même ouvrage (1966,266) « Voici, maintenant la condition suivant laquelle une société peut se former sans que le Droit Naturel y contredise le moins du monde, et tout pacte être observé avec la plus grande fidélité ; il faut que l'individu transfère à la société toute la puissance qui lui appartient, de façon qu'elle soit seule à avoir sur toutes choses un droit souverain de Nature, c'est-à-dire une souveraineté de commandement à laquelle chacun sera tenu d'obéir, soit librement, soit par crainte du dernier supplice ».

Le contrat ou pacte social procède chez Spinoza d'un consentement absolu à renoncer à son droit individuel et que tous les individus transfèrent les leurs à tous. Ce contrat relève purement et simplement d'un choix et d'un engagement commun fondé sur la raison selon Spinoza dans le Traité politique (1965, 25) : « C'est observons-le une loi universelle de la nature que nul ne renonce à ce qu'il juge bon, sinon par espoir d'un bien plus grand ou par crainte d'un dommage plus grand, ni n'accepte un mal, sinon pour éviter un mal pire ou par espoir d'un plus grand bien. C'est-à-dire chacun, de deux biens, choisira celui qu'il juge être le plus grand, et de deux maux celui qui paraîtra le moindre. ».

II.3 Le droit civil

Une fois que la société ou l'Etat est établi sur la base du pacte relevant de l'engagement de chaque individu à renoncer à son droit individuel, celui-ci disparaît pour laisser la place à un droit d'une nature supérieure : le droit civil. Tandis que dans l'état naturel prédomine le droit individuel, dans la société (l'Etat) prédomine le droit civil ; autrement dit, les droits communs se substituent aux droits individuels, la raison à la passion, la volonté générale à la volonté particulière.

Selon l'auteur du Traité politique, quand des hommes ont des droits communs et que tous sont conduits comme par une seule pensée, il est certain que chacun a d'autant moins de droit que les autres réunis l'emportent sur lui en puissance, c'est-à-dire que chacun n'a en réalité de droit sur la nature, qu'autant que lui en confère la loi commune.

Par ailleurs, ce droit que définit la puissance du nombre on a coutume de l'appeler, d'après Spinoza, pouvoir public, et celui-là possède absolument ce pouvoir, qui, par la volonté générale, a le soin de la chose publique, c'est-à-dire le soin d'établir, d'interpréter, et d'abroger les lois, de défendre les villes, de décider de la guerre et de la paix. Le statut d'un Etat quel qu'il soit, est appelé civil, le corps entier Cité et les affaires communes de l'Etat soumises à la direction de celui qui a le pouvoir, chose publique. Nous appelons citoyens les hommes considérés comme jouissant de tous les avantages que procure la Cité en vertu du droit civil. Nous appelons sujets, en tant qu'ils sont tenus d'obéir aux règles instituées par la Cité, c'est-à-dire à ses lois.». En outre nous le savons, le droit naturel par lequel chacun est juge de lui-même, disparaît donc nécessairement dans l'état civil. Il n'est pas ici permis à chacun d'interpréter les lois. Chaque citoyen relève non de lui-même, mais de l'Etat aux injonctions duquel il est tenu d'obéir, et que nul n'a le droit de décider ce qui est juste, ce qui est injuste, ce qui est moral ou immoral mais au contraire c'est ce que l'Etat c'est-à-dire le Souverain décrète qui est juste et bon, que chacun doit aussi décréter tel. Même si le sujet juge iniques les lois de l'Etat, il est néanmoins tenu de s'y soumettre. Jean Jacques Rousseau à la suite de Spinoza affirmera comme lui dans Du Contrat social que l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. Dans la même logique E. Kant s'inspirera de la philosophie du droit de Spinoza.

Les lois de l'Etat étant l'émanation nécessaire de tous les individus qui ont souscrit au pacte social doivent demeurer de ce fait inviolables. Les citoyens dignes de ce nom doivent constamment observer les lois de la Cité et se conformer aux injonctions du Souverain dont ils sont sujets. L'Etat a donc un droit souverain sur les sujets puisque le droit de la Cité se définit par la puissance commune de la masse. Conséquemment, la puissance et le droit de l'Etat (le droit civil) seront amoindris et bafoués si la masse viole les lois et ne s'y soumet pas. La chose s'applique de nos jours dans la démocratie moderne où la minorité (par exemple l'opposition) est tenue d'observer scrupuleusement les lois en vigueur. Mais, selon le philosophe hollandais, le statut d'un Etat varie en fonction de sa forme et nature. La typologie politique spinoziste se structure en trois régimes ou trois genres de statut civil ou de pouvoir public : si le pouvoir appartient à une assemblée composée de toute la masse, le pouvoir public est appelé Démocratie ; si le pouvoir appartient à quelques personnes choisies ou à une élite, c'est l'Aristocratie et s'il appartient à un seul, alors c'est la monarchie. Il s'emploiera dans le Traité

politique à faire une analyse critique de ces trois formes de pouvoir public pour émettre sa préférence pour la démocratie qu'il juge meilleure aux autres.

II.4. Avantages politiques et moraux

Est-il avantageux ou non de vivre en société sous la conduite de la raison ou de continuer à vivre sous celle de l'instinct ou de la passion dans l'état de nature ? Si l'état naturel est un état d'immoralité entretenue permanemment par la violence des passions individuelles il serait nécessaire d'y remédier en s'accordant de vivre en société et dans un Etat où la moralité sous-tendue par la raison s'y exerce d'avantage. Et selon Spinoza(1965,20) « Si deux personnes s'accordent entre elles et unissent leurs forces, elles auront plus de pouvoir ensemble et conséquemment un droit supérieur sur la nature que chacune des deux n'en avait à elle seule, et, plus nombreux seront les hommes qui auront mis leurs forces en commun, plus aussi ils auront de droit à eux tous. ».

Sans l'entraide les hommes ne peuvent guère entretenir leur vie et cultiver leur âme. Ayant des droits communs ils peuvent veiller au maintien de leur puissance, se protéger, repousser toute violence et vivre suivant une volonté commune à tous. Il n'en demeure pas moins vrai, d'après Spinoza (1966, 263) « qu'il est beaucoup plus utile aux hommes de vivre suivant les lois et les injonctions certaines de la Raison, lesquelles tendent uniquement à ce qui est réellement utile aux hommes. ». E. Kant est encore redevable à Spinoza à travers son impératif catégorique lorsque celui-ci assigne un rôle coercitif à la raison dans l'élaboration des lois morales. Pour vivre dans la sécurité et le mieux possible les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps et ont fait par ce fait là, selon Spinoza, que le droit de chacun avait de nature sur toutes choses appartint à la collectivité et fût déterminé non plus par la force et l'appétit de l'individu mais par la puissance et la volonté de tous ensemble. Ainsi, ils ont convenu de tout diriger suivant l'injonction de la Raison seule, de refréner l'Appétit qui les poussait à causer du dommage à autrui, de ne faire à personne ce qu'il ne voudrait pas leur fût fait, et enfin de maintenir le droit d'autrui comme le sien propre. L'institution de l'Etat est donc nécessaire et importante dans la protection des citoyens, de leurs droits et propriétés privés : l'Etat, en effet, a pour finalité de garantir la paix, la concorde, la liberté des citoyens. Ce principe étant admis pour l'Etat en général, il reste à préciser que pour Spinoza ce ne sont pas tous les Etats ou régimes politiques qui parviennent à cette fin. Dans le Traité politique, le Traité théologico-politique et l'Ethique après avoir analysé de manière critique les trois types de pouvoir

politique, la Monarchie, l'Aristocratie et la Démocratie, Spinoza conclut dans le Traité politique au Chapitre Onzième que seule la Démocratie est le meilleur régime politique où les droits civils sont garantis : « Je passe maintenant au troisième Etat, celui qui est du tout absolu et que nous appelons démocratique. ».

Là, évidemment, d'après le philosophe hollandais, le pouvoir appartient à la masse et, la Démocratie est définie par lui-même dans le Traité théologico-politique (1966, 266) comme : « L'union des hommes en un tout qui a un pouvoir souverain collectif sur tout ce qui est en son pouvoir. ».

L'Etat démocratique est l'Etat le plus libre selon l'auteur du Traité politique parce que les lois y sont fondées en droite Raison et chacun, dès qu'il le veut, peut être libre, c'est-à-dire vivre de son entier consentement sous la conduite de la Raison. Cette liberté, d'après lui, est d'une extrême nécessité pour l'avancement des sciences et des arts ; car les sciences et les arts ne peuvent être cultivés avec un heureux succès que par ceux dont le jugement est libre et entièrement affranchi. Spinoza établit ainsi avant la lettre et sans équivoque l'équation que les grandes puissances économiques posent aujourd'hui entre démocratie = développement et on le voit bien comment les aides financières sont conditionnées par l'adoption de la démocratie. De même Spinoza devient le défenseur de la démocratie libérale ou du libéralisme économique, pourrait-on risquer de le dire.

III. Théorie de la connaissance, éthique et politique

Quelle relation peut entretenir entre eux des domaines apparemment distincts que sont l'éthique, la politique et la théorie de la connaissance ? Entretiennent-ils des rapports extrinsèques et d'altérité exclusive chez Spinoza ?

La philosophie, on le sait, est un système de pensée rationnel ; et la notion de système implique naturellement un vaste ensemble coordonné et cohérent d'éléments dynamiques. Lalande (1991, 1096) définit le système au Sens A « comme un ensemble d'éléments, matériels ou non, qui dépendent réciproquement les uns des autres de manière à former un tout organisé » ; et au Sens B, « spécialement, ensemble d'idées, scientifiques ou philosophiques logiquement solidaires, mais en tant qu'on les considère dans leur cohérence plutôt que dans leur vérité ».

Comment cette vérité non moins évidente peut-elle se vérifier et se justifier dans la philosophie spinozienne ? La plupart des commentateurs de Spinoza admettent que le spinozisme est

véritablement un système de pensée : tout est lié dans sa philosophie. Le tableau ci-dessous résume, nous osons le dire, la relation dynamique qu'entretiennent entre elles la théorie de la connaissance (l'épistémologie), l'éthique et la politique.

Genre ou degré de connaissance	Mode de connaissance	Etat moral	Régime politique
Premier genre de connaissance	Imagination, ouï-dire, opinion (connaissance sensible)	Règne de l'ignorance, des dogmes et superstitions = Homme esclave des passions et désirs	Monarchie (de droit divin)
Deuxième genre de connaissance	Raisonnement discursif (naissance de l'esprit critique) = connaissance rationnelle	Discernement du bien et du mal = homme jouissant d'une certaine forme de liberté mais éphémère	Aristocratie
Troisième genre de connaissance	Intuition, Sagesse = connaissance scientifique et intellectuelle de Dieu	Homme totalement libéré, devenu philosophe = Béatitude	Démocratie

Ce tableau proposé résume dans son ensemble le système philosophique spinoziste.

Tout d'abord nous tenons à souligner que la théorie de la connaissance a évolué au cours de l'histoire selon trois étapes ou degrés principaux. Depuis Platon, en passant par Spinoza lui-même, Gambatista Vico, Hegel, Karl Marx, Auguste Comte, Sigmund Freud, etc. L'histoire des idées semble établir que la pensée humaine suit un processus dialectique à trois stades ou étapes. Pour certains comme Spinoza, Comte, Hegel, Marx et Freud, ce processus est linéaire : ce sont les partisans de l'histoire linéaire. A. Comte illustre cette théorie par la loi des trois états. Par contre Gambatista Vico et Platon avant lui, soutiennent l'idée d'une histoire cyclique où il y a un éternel retour de toutes choses et qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Spinoza distingue donc particulièrement trois genres de connaissance et le passage d'un genre de connaissance à l'autre obéit à un mécanisme purement naturel comportant également des implications éthiques et politiques. En voici la démonstration d'après le tableau.

III.1 Du premier genre de connaissance et ses implications éthiques et politiques

Pour le philosophe hollandais, toute connaissance humaine débute par le 1^{er} genre de connaissance. Dans le Scolie II de la Démonstration de la Proposition XL de la Troisième Partie de L'Ethique Spinoza définit ce 1^{er} degré de connaissance comme la représentation des choses

singulières par les sens d'une façon incomplète, confuse, et sans ordre pour l'entendement. Il appelle cette forme de connaissance, la connaissance par expérience vague : elle procède par l'opinion, l'imagination et le ouï-dire et là prédominent conséquemment les dogmes, les superstitions et l'ignorance. La Proposition XLI de la Deuxième Partie de L'Ethique(1993,93) établit clairement que la connaissance du 1^{er} genre « est l'unique cause de la fausseté. ».

Comme implication éthique, l'homme qui se situe à ce stade est esclave de ses passions et désirs d'une part, et d'autre part sur le plan politique, il est enclin à vivre sous le joug de la soumission absolue, du despotisme et de la dictature. Pour Spinoza, en effet, c'est la monarchie (du droit divin) ou la dictature d'un tyran, qui correspond ici au mode de vie des ignorants dominés par des dogmes et superstitions. Ce qui consolide généralement les régimes politiques despotiques c'est la superstition, la magie et la religion. C'est pourquoi le combat politique de ce philosophe repose dans le Traité théologico-politique sur la nécessité de séparer le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, l'Etat de l'Eglise dont la confusion a profité à beaucoup de régimes tyranniques. A ce titre nous pouvons signaler comment à un moment de l'histoire les régimes politiques de partis uniques en Afrique ont prédominé et perduré à partir des superstitions en exigeant des populations de vénérer leurs présidents.

III.2. Du deuxième genre de connaissance et ses implications éthiques et politiques

Le deuxième genre de connaissance constitue chez Spinoza le dépassement logique du 1^{er} genre de connaissance. Contrairement à Platon et Descartes qui préconisent que notre âme doit combattre ou maîtriser vigoureusement le corps, l'auteur de L'Ethique propose une solution non idéaliste au problème moral. Celle-ci réside dans la compréhension des causes de l'asservissement de l'homme. En effet, ce n'est nullement une question de volonté mais plutôt il s'agit pour l'homme esclave des passions de comprendre qu'il vit dans l'ignorance et qu'il est nécessaire de s'affranchir de cet état par la connaissance rationnelle et critique. De même lorsque l'homme connaît rationnellement les causes des phénomènes naturels il devient libre et abandonnent les superstitions tendant à placer derrière ces phénomènes naturels les divinités. Ce qui permet alors de définir ce second genre de connaissance par la connaissance rationnelle. Pour Spinoza le 2eme genre de connaissance se fonde sur les idées adéquates et il nous apprend à distinguer le bien du mal, le vrai du faux.

Sur le plan éthique, l'homme qui est conduit par la raison jouit d'une marge de liberté (libéré du joug de l'ignorance, des dogmes et superstitions), et d'une marge de bonheur. Rien ne le

surprend dans la nature où il y voit la manifestation des lois naturelles. Enfin, sur le politique, le 2eme genre de connaissance correspond à l'Aristocratie. Comme chez Platon, Spinoza pense que l'Aristocratie est le pouvoir d'un petit nombre, d'une élite, les intellectuels, les nobles qui se distinguent de la masse par leur richesse. Dans le Traité politique il critique ce régime politique à cause de l'injustice qu'il entretient par rapport à la masse qui croupit dans la misère au profit des riches qui vivent dans l'opulence.

III.3. Du troisième genre de connaissance et ses implications éthiques et politiques

Dans le Scolie II susmentionné, Spinoza définit la spécificité du 3eme genre de connaissance : « Outre ces deux genres de connaissance, il y en a encore un troisième, comme je le montrerai dans la suite, que nous appellerons : Science intuitive. Et ce genre de connaissance progresse de l'idée adéquate de l'essence formelle de certains attributs de Dieu jusqu'à la connaissance adéquate de l'essence des choses. »

Sur le plan qualitatif, la Science intuitive est supérieure à la connaissance rationnelle, tout comme la connaissance rationnelle est qualitativement supérieure à la connaissance sensible. Pour Spinoza, la raison permet, certes, de distinguer le bien du mal, le vrai du faux, mais elle demeure incomplète voire inaccomplie. La raison nous permet de connaître partiellement. L'homme qui est conduit par la raison peut commettre le mal. Les propos du Poète cité par Spinoza lui-même dans le Scolie de la Démonstration de la Proposition XVII de la Quatrième partie de l'Ethique confirme : « *Je vois le meilleur et je l'approuve, je fais le pire.* ».

La Science intuitive demeure par conséquent la science parfaite. La Proposition XXVII affirme que : « *De ce troisième genre de connaissance naît la plus grande paix de l'âme qui puisse être.* » Donc d'après le philosophe hollandais plus on est capable de ce genre de connaissance, plus on est conscient de soi-même et de Dieu qui devient impérativement la condition sine qua non du bonheur. Arrivé à ce stade les hommes parviennent à la Béatitude, dit Spinoza, à la Liberté et à l'Eternité. Ce Souverain bien, selon lui, peut se communiquer, et lorsqu'il est communiqué à l'ensemble de la communauté, la société devient parfaite et juste. La société pouvant correspondre à cet idéal spinoziste est la Démocratie. Là règnent la cohésion, la paix, la concorde, la justice, la liberté, l'égalité. La connaissance du troisième genre libère totalement l'homme de la guerre des passions, de la barbarie qui sévissent dans l'état naturel. Parvenu à ce stade de connaissance et de société, d'après Spinoza, l'homme devient un Dieu pour l'homme.

L'idéal philosophique spinoziste est de fonder une société de sages pouvant vivre sous la conduite de la sagesse en s'aimant entre eux d'un amour désintéressé ; ce qui éviterait les conflits et les guerres qui gangrèment l'humanité de nos jours. Le principe du vivre ensemble, de la cohésion sociale et de la tolérance que nos sociétés en pleine crise souhaitent et désirent ardemment aujourd'hui est un grand projet politique spinoziste. C'est en cela que nous pensons réactualiser la pensée politique de cet éminent philosophe qui ne cesse de nous interpeller.

CONCLUSION

Pour Spinoza l'activité philosophique est l'activité suprême, celle qui réalise la possibilité ultime de la vie humaine mais de la vie qui se réciproque avec la connaissance dont la possession constitue un facteur évident du vivre ensemble. Cette vie doit être développée dans son autonomie et pour cela elle exige d'être protégée par une organisation ou plutôt une réorganisation de la société.

La philosophie spinoziste est un système de pensée rationnelle qui embrasse tous les domaines de la vie : la politique, la morale, la métaphysique, la théorie de la connaissance, la science y sont unies de manière dynamique. C'est pourquoi il y a, peut-on dire, homologie ou birapport entre la modalité de penser l'étant dans la généralité et la manière de penser le pouvoir politique. L'époque de Spinoza est marquée par les luttes d'intérêts causées par l'exploitation économique et l'injustice sociale ; chose qui a toujours existé au cours de l'histoire jusqu'à nos jours d'ailleurs et ces luttes ont atteint le paroxysme avec le capitalisme entretenu outrancièrement par les grandes puissances qui financent les guerres et le terrorisme en fabriquant des armes destructrices à grande portée. Là où généralement règnent les luttes d'intérêts il y a l'injustice, l'inégalité et l'immoralité. C'est le règne des rapports de force entre différents conatus et chaque conatus cherchant à persévérer dans son être est en confrontation avec d'autres conatus. A cet égard, et on le constate d'ailleurs assez souvent, la vie selon la passion conduit à la barbarie et à la guerre (la guerre de tous contre tous qui règne dans la nature).

Le progrès moral et social s'effectue d'après Spinoza au moyen de la connaissance. Au fur et à mesure que la connaissance se développe en lui, l'homme abandonne le joug de la servitude où le condamnaient la passion et le désir pour parvenir à la raison. En d'autres termes, le progrès qu'il réalise sur le plan de la connaissance l'amène à refuser de continuer d'accepter le régime de la terreur, de la tyrannie, c'est-à-dire, le régime monarchique pour vivre dans un certain

assouplissement que lui offre le régime aristocratique où une minorité (les nobles, les élites) exerce le pouvoir. Mais là encore, les passions ne sont pas entièrement abandonnées. La raison va générer et augmenter davantage le calcul des intérêts et la recherche de l'utile propre (l'utilitarisme rationnel) : accentuation des luttes perpétuelles entre les nobles ou élites qui se distinguent par leurs richesses et les pauvres qui croupissent dans la misère.

Enfin, selon le philosophe hollandais la fin des hostilités ne sera possible que lorsque l'entendement humain sera alors en mesure de former des idées adéquates du corps, des choses et du monde, sources de passions et de désirs à l'origine des conflits et de la haine. Seul celui qui est capable de connaître adéquatement Dieu (c'est la Science Intuitive), agit par vertu, c'est-à-dire est seul capable d'atteindre l'utile propre mais aussi celui de ses concitoyens. Ce qui correspond à l'idéal du régime démocratique.

La thématique du Souverain bien (l'éthique) répond bien chez Spinoza à une exigence de recherche spécifique des conditions d'une économie collective des désirs (la politique) mise en situation de ne plus exclure, de ne plus se livrer des conflits et guerres, mais de composer un collectif supérieur, la société démocratique digne de ce nom où la Souveraineté prédomine et règne.

Spinoza, en tant que défenseur de la Démocratie moderne avant Jean Jacques Rousseau, enseigne ainsi avant Emmanuel Kant, l'Amour universel, la paix et surtout l'union des âmes dans la grande famille de l'humanité. Tel est le résultat auquel aboutit ce travail. Malheureusement, cet idéal spinoziste suscite des polémiques et engendre des discussions relatives à la paix et la sécurité gravement altérées et galvaudées par la démocratie occidentale très moins soucieuse des droits humains et plus préoccupée à entretenir les guerres et conflits dans le monde entier de nos jours. Le monde occidental n'applique pas les principes et les règles de la démocratie mais veut l'imposer à tous les peuples sans tenir compte de certaines réalités spécifiques. Ce qui provoque des révoltes, des contestations violentes et des conflits au point que la terreur règne dans le monde de nos jours. La guerre entre la Russie et l'Ukraine illustre cette folie de grandeur qui prédomine dans le bloc occidental dont l'ambition est de dominer le monde entier en surexploitant les peuples sans tenir compte des Déclarations universelles des droits de l'homme. L'humanité fait face aujourd'hui à des innombrables crises militaro-politiques, les attaques terroristes, les conflits armés, les rébellions qui sont pour la plupart financés par les occidentaux « experts » en démocratie. La course aux armements, la

prolifération des armes à destruction massive comme les armes nucléaires, les armes chimiques, les armes bactériologiques, l'utilisation des robotiques dans les guerres etc, sont mis au point par ceux-ci. D'où les énormes dépenses militaires qu'ils effectuent par année.

Dans la même optique de domination les occidentaux imposent des antivaleurs à l'humanité, au nom de la liberté et de la démocratie : l'homosexualité, l'avortement, la pornographie, le nudisme, le travestisme, la célébration des mariages entre des personnes de même sexe dans des églises dites libérales, etc.

L'Afrique souffre cruellement et atrocement, en particulier des conséquences de cette politique immorale qui lui sont imposées. La colère de Joe Biden à l'égard de l'Ouganda concernant le vote de la loi contre l'homosexualité et les menaces de sanctions contre ce pays constituent un exemple de la volonté des grandes puissances occidentales à faire souffrir l'humanité. L'Amour universel prôné par le philosophe hollandais nous semble être la meilleure solution. Le monde entier est gangrené par la haine, la violence et les guerres. Aujourd'hui il est impérativement nécessaire d'aspirer à vivre ensemble et dans la cohésion sociale. C'est pourquoi l'Amour universel prôné par le philosophe hollandais nous semble être la meilleure solution et tous les efforts doivent être mobilisés vers cet objectif salutaire.

Références bibliographiques

Ouvrages de Spinoza Baruch :

- 1964. Traité de la réforme de l'entendement. Paris. Garnier Flammarion.
- 1966. Traité politique. Paris. Garnier Flammarion.
- 1965. Traité théologico-politique. Paris. Garnier Flammarion.
- 1993. L'Ethique. Paris. Jean Vrin.
- Lalande André. 1991. Vocabulaire technique et critique de la philosophie. Paris. Quadriga, Presses Universitaires de France.
- Machiavel Nicolas. 1921. Le Prince. France. Libro. Texte intégral.